# Chapitre 1 – Un baiser dans la nuit

Une femme à genoux Un baiser dans la nuit sur le front d’un enfant endormi. Du plomb sur les épaules, la femme s’étonna de sa propre tristesse malgré son choix. Immobile, c’est tous les orphelins du monde qu’elle pleura. Plus un. Jacob, les yeux clos, indifférent à sa mère qui le quittait irrévocablement.

« Dors petit, tu auras toute ta vie pour m’en vouloir. »

# Chapitre 2 - L’amour et le secret

Régulièrement, le soir venu, les yeux fermés, Amantine s’abandonne volontairement pour ressentir à l’infini, la plus belle expérience qu’elle pense pouvoir vivre. À quelques centimètres du sol, un matelas sur un sommier plein, un oreiller grossier et sa tête au-dessus. Sans cérémonie, elle exige de jouir avant toute chose et son mari obtempère. Ils ont appris au fil du temps que l’extraordinaire n’est pas nécessaire à leur harmonie. Elle aime celui qui la fait jouir et Mickaël a besoin d’amour. De la pointe des doigts comme elle lui a appris, il parcoure l’ensemble de sa peau. De ses orteils en jachère, aux creux de ses genoux, de ses hanches volumineuses à ses aisselles poilues. Et son cou. Et ses joues. Rien d’autres ne doit être entamé avant qu’il redécouvre son univers chaque fois. Rassuré du sourire détendue plus que satisfait de sa bien-aimée, Mickael peut entamer le pèlerinage à sa vulve. Alors, de ses petits doigts, il écarte les chaires molles afin de révéler le centre à son aise avant de le parcourir.

L’immobilité était le but d’Amantine, ne pas sursauter pour être sûre de lâcher prise. Elle gonflait son ventre puis libérait son souffle de détente à son sexe. Chaque expiration révélait plus amplement son trou à Michael qui recevait ce don avec humilité. Une vulve ouverte face à lui. Une vulve qu’il pourrait consommer, rapidement. Quelques coups de reins lui auraient suffi à exorciser le désir constant qu’il ressentait pour elle. Une braise éternelle. Celle de la retenu, de l’inconsommable, de l’infini. L’insaisissable Amantine. Et pourtant ensemble, ils avaient appris : l’une à se donner, l’autre à se contrôler. Elle s’offre, il la respecte. Rien n’avait facilité cet apprentissage si basique. La société moins que le reste.

Mickaël caressait les muqueuses rosées asséchant cette peau fine peu habituée au ph de l’air. Comme un boulanger ressent le pétrin entre ses doigts experts ; sans attendre qu’elle réclame, il ajoutait une pointe de lubrifiant à sa recette. Et puis il massait, s’insérait, ressortait, entourait, appuyait son sexe en entier faisant de lui un tout oubliant les parties. Au bord de l’extase, avec un autre partenaire, Amantine aurait mis les mains pour finir le travail à sa manière. Aujourd’hui elle se retenait. Depuis longtemps Mickaël avait réussi une chose qu’elle ne savait pas possible : la faire jouir sans sa propre intervention. Le travail de relaxation d’Amantine prenait toute sa dimension à cet instant précis. Stopper l’impétueuse envie de convulser immédiatement.

Le toucher de son mari lui apportait des jouissances surprenantes. L’onde ne montait pas de manière uniforme. Le plaisir oscillait puis éclaboussait sans prévenir. Ou bien il filait simple et long comme un ruisseau d’été. Amantine qui vénérait le sexe et bien plus encore son apogée avait ainsi appris à cheminer sans carte. La première fois, elle se fit surprendre les mains attachées. Aujourd’hui c’est en femme libre, mis à part l’état civil, qu’elle se livrait à ses retenues dirigées bihebdommadaires.

Et elle jouissait. Chaque jour ou chaque semaine. Comme une récréation nécessaire. Obligatoire. Salvatrice. La jouissance ne l'arrêtait pas, bien au contraire. Elle signait le début d’une excitation ascendante. Amantine prenait alors vie en un instant comme libérée de ses chaînes. Ses instincts primaires révélés, elle retournait Mickaël sur le dos et circluait sa queue lentement, ondulant sur cette bite parfaite. Faite pour elle. Comme naquit du moule de sa chatte. Une bite à son aise, ça ne se perd pas. Amantine avait tout fait pour la garder celle-là. Ou bien était-ce le contraire ?

Cette chevauchée lui remémora la première fois où il déclara qu’il voulait un enfant d’elle. Depuis elle n’arrivait pas à vivre ses déflagrations sans y repenser. La toute première fois qu’il prononça ces mots, il était encore en elle. Amantine visionna la semence de Mickaël se répandre dans son vagin tandis qu’il répétait avec frénésie : “Fais-moi un enfant je t’en supplie”. Depuis ce jour, elle prit goût à des variantes pour terminer. Bien qu’elle prenna la pilule, l’image des rejetons de Micka dans son ventre la révulsait. Son foutre en elle fut désormais psychologiquement intolérable alors elle trouva des parades. Elle devint la reine des jeux de sperme : sur son corps, sur son visage mais toujours ailleurs qu’en elle. C’est à cette période qu’elle commença à avaler. Il ne fit pas le rapprochement, il y vit la soumission ultime de son amoureuse, la juste chose arrivant enfin ! Amantine ne pouvait pas lui avouer ses pensées terrifiantes et son besoin physique de détourner son liquide de son ventre à la puissance créatrice. Elle lui avait répondu plusieurs fois qu’elle ne voulait pas d’enfant mais le fait que ses éjaculations en elle la perturba était un secret.

# Chapitre 3 - Tous voulaient enfanter les femmes.

À côté de Mickaël que l’orgasme avait assommé, Amantine ne pu s’endormir. Le goût amer du sperme en bouche, elle avait besoin de comprendre. Pourquoi s’infligeait -elle ses détours ? S’en était trop. Elle voulait redevenir la femme accueillante à l’éjaculat de son époux. Elle refusait de le voir demain encore dégouliner sur son ventre puis devoir l'essuyer avec un de ses tee-shirts sales. Elle voulait l’oublier, ne plus ressentir le visqueux. Qu’enfin à nouveau, il le foute en elle, qu’elle puisse aller uriner sans y penser, le jeter à l'égout avec les autres fluides de son espèce. Mais elle n’arrivait pas, comme une obsession, une colère qui gronde depuis trop longtemps. Une colère matérialisée par l’essence même du sexe masculin : son sperme. Une colère contre les hommes. Une colère qu’elle avait peut-être besoin de se figurer, d’observer, de ressentir pour pouvoir l’exprimer convenablement. Tous voulaient enfanter les femmes ! C’était une croisade menée depuis la nuit des temps sans même qu’ils aient besoin de communiquer. Comme un code secret fourni avec la notice de leur engin. “Semer autant que possible, encore et encore, que jamais ne la source tarisse et vous posséderez le monde”. C’était une profession de foi, dont les femmes n’avaient jamais eu connaissance. Une religion dans la religion. Le culte de la semence, de la toute divinité de soumettre la femme, de l’encadrer dans un cercle familiale, de la contenir entre ses facultées nourricières mamellaire et sa culpabilité maternelle. Diriger le sexe qui possède le véritable pouvoir et ne jamais leur dire. Si seulement les femmes savaient, alors elles détiendraient le monde. Dans l’obscurité de la nuit et du silence qu’aucun n’enfant ne viendrait compromettre, Amantine futigeait en crayonnant sur son carnet.

# Chapitre 4 - Mickaël

Mickaël travaillait de nuit comme agent de sécurité. Il surveillait le sommeil de jeunes délinquants dans des internats de banlieue. On ne venait pas lui dire comment faire son job, de toute façon personne ne savait comment le faire, son job. Surveiller des rejetons dormir mais pas seulement : récupérer les portables, garder les portes ouvertes, maintenir à distance les teignes, montrer l’exemple et parfois même lire un livre aux plus jeunes. Au fil du temps, il avait appris à les tenir et il aimait ça. Presque éducateur mais pas tout à fait, ni autorisé ni formé, il se sentait utile de toute façon. Parfois même le vendredi soir, ils les emmenaient au bistrot du coin boire un coca ou un panaché. Il les adorait ses petits vauriens parce qu’il aurait pu finir comme eux si sa mère ne lui avait pas tenu la bride bien courte.

Ce n’était pas facile de rester loin d’Amantine toutes les nuits. C’était même le pire des supplices. Elle avait tant besoin de lui. Mais il ne reviendrait pour rien au monde aux portes des boîtes de nuit à bastonner les ivrognes. Ceux-là ne méritaient aucune faveur, même pas un regard. Y consacrer encore une minute de sa vie serait une offense à cette dernière. Et la vie, Mickaël la respectait beaucoup trop pour la gâcher. Ce n’était pas facile tous les jours, mais il y avait toujours pire que lui, se disait-il. Il y avait la déchéance humaine des sorties de beuverie. À l'époque devant le Cristal Room, il survivait grâce à Mousse. Son double en chienne. Une bâtarde croisée Beauceron et Malinois.  Protecteur l’un pour l’autre. Une présence dont il ne pouvait pas se passer. À la base, il adopta Mousse pour dissuader les esprits belliqueux mais même aux plus ravagés Mickaël n’envoyait pas sa chienne en pâture. Il préférait y mettre ses gros poings plutôt que de la sacrifier. Il tapait et ses phalanges saignaient mais sa chienne restait sauve.

Mickaël voulait oublier sa vie à l’entrée des boîtes de nuit, avant Amantine. Mais  il voulait surtout oublier les femmes et leur corp irrésistible, leur regard en coin et leur jupe si courte. Mickaël adorait les voir déambuler devant lui, pimpantes, fraîches et bien habillées. Droit comme un I, il travaillait, ne les abordait pas mais en secret il les désirait toutes sans exception. Il ne se souvenait pas avoir prononcé plus qu’un bonsoir à l’une d’entre-elles. Il savait où était sa place, il n’y bougeait pas. Cela ne l’empêchait pas tous les soirs de recevoir un ou deux numéros. Certaines glissaient habilement dans le creux de sa main leur contact sur des petits morceaux de papier. Mickaël les remerciait d’un clin d’oeil complice mais professionnel. A la fin du service, il les ajoutait à sa collection dans sa boîte à gant. Mille et un détritus de fond de sac recouvert de dix numéros. Pas un seul prénom. Elles ne s’imaginaient pas prévisibles et toutes égales dans leur aspiration pernicieuse. Lorsque la vie se faisait incompréhensible et terne, il en tirait un au hasard. Loto. Quelques textos plus tard il se trouvait debout dans un salon, la bite dans une bouche accueillante. Toutes elles avalaient. Elle le bouffait en entier. Désirable à son tour. Il les remerciait d’un baiser tout au plus. S’il les pénétrait c’était toujours en levrette et sans préservatif. Efficacité rapidité, ses gènes semés au gré de sa puissance, comme son père avait surement dû le faire avant lui. Peut-être était-ce ainsi qu’il était né ? De la rencontre du désir et du pouvoir. Dans l’anonymat d’un petit deux pièces bourgeois, dans la fente d’une friponne. Non, Mickaël n’oserait jamais imaginer sa mère dans une telle position. Il respecte les femmes et celle-là plus que les autres. Si elle était tombée enceinte d’un homme qui n’a jamais été son conjoint c’était sûrement pour d’autres raisons. Une évidence si bien ancrée que l’idée de reproduire un schéma n’était même pas venu à l’esprit de Mickaël. Être le père de bébé laissé à l’abandon, l’idée seule l’aurait tuée.

# Chapitre 5 - Amantine et Mickaël

Dans le roman qu’elle tentait d’écrire, Amantine nota : “J’ai le cœur trop poreux aux sentiments.  Un cœur qui s’érode à chaque fois qu’il s’enflamme. Un cœur de charbon. Noir, dur et poussiéreux. Il va réduire jusqu’à devenir cendre. La cendre est morte”.

Amantine écrivait son passé avec toute la lucidité qui lui était possible d’obtenir et elle n’était pas si loin du compte.

Avant qu’Amantine ne rencontre Mickaël, elle avait toujours ressenti l’amour comme un manque impossible à combler, une chose pas si douloureuse quand elle n’existait pas, mais toujours insurmontable une fois advenue. L’amour et le manque d’amour ne formait plus qu’une seule entité personnifiée par l’amoureux. Tous les hommes qui entrèrent dans sa vie en furent expulsés un par un par ses attentes inaccessibles mais c’était sans compter l’approche totalitaire de Mickaël.

Tous deux s’accouplèrent dans une volonté de tout, d'absolu et de grandeur. Ce n'était pas l’amour qui les unissait mais une vision d’eux sublimée et éternelle. La question du mariage arriva vite. Malgré les repoussades habituelles d’Amantine, Mickaël avait toujours répondu présent lorsqu’elle revenait ou bien même, il venait tambouriner à sa porte en transe face à son rejet pour un texto arrivé trop tard ou trop tôt, pour des mots trop vite dis ou pas assez. Amantine se voyait rassurée, il représentait l’anti-abandon total, la sûreté affective incarnée. Un carnassier de l’amour, inépuisable.

Mickaël avait surtout compris qu’il y avait quelque chose à réparer en elle et cela était une chose irrésistible pour lui. Elle avait besoin d’être admirée au-delà du réel et lui de sauver une femme qui deviendrait son idole ; celle qu’il n’aurait jamais espérer rencontrer, celle qui réservait au carré VIP du Cristal Room, celle qui jamais n’aurait donné son 06, une écrivaine. En résumé, comme les pôles nord et sud d’un aimant ils fusionnaient. S’aimaient-il vraiment ? Là n’était pas la question. Ils comblaient les failles et cela était bien suffisant.

Un jour, après l’amour, le moment où Amantine était le plus en confiance,  elle osa lui avouer qu’elle ne voulait pas d’enfants. Il ne la congédia pas. Elle accepta sa demande en mariage.

Brut et vrai Mickaël n’avait pas menti, il n’était pas un homme qui abandonnait, ni les femmes, ni ses idéaux. Il n'abdiquait jamais et était sûr un jour de réussir à faire un enfant à Amantine.

# Chapitre 6 -  Première séance

Stationnée devant la gigantesque double porte en bois ornée de poignées dorées, elle cherchait le code reçu par texto. La plaque, indiquant le nom de la psychologue, brillait au-dessus de sa tête, pendant qu’elle fouillait dans ses SMS. Son smartphone lui donna le sésame qu’elle pianota sur le digicode. S’ouvrit mécaniquement une petite encoche à taille humaine, découpée dans le colosse en chêne. Elle traversa un porche accueillant les boîtes aux lettres, salua ce qui semblait être le concierge. Elle s'avançait à tâtons sur les pavés défoncés d’époque et sonna à MARTHE. Faisant naître un écho, elle annonça « Amantine Piedallu », un bip retentit. Elle entra dans une salle impeccable, neuve. L’attente lui fut interminable. Il lui était impossible de lire ni les magazines usés ni mon roman en poche. Elle ressassait les premières explications qu’elle devrait fournir, elle récitait sa plaidoirie, sa quête, son rêve, ses troubles.

La porte s’ouvrit en dévoilant une femme médecin moderne et dynamique, assez ressemblante à la photo de l’application. Les cheveux coupés très court, silhouette sèche. D’un geste accueillant, elle lui indiqua la pièce du fond.

— Bonjour, bienvenue, lui dit-elle. Asseyez-vous.

Amantine prit place dans le grand canapé gris, lui rendit ses salutations.

— Qu’est-ce qui vous amène ici ? Racontez-moi.

Amantine commença par des banalités, lui donnant la lettre de recommandation que sa gynécologue lui avait remise à son intention. Elle acquiesça pour soutenir que c’était un fait déjà en sa connaissance. Puis le silence l’obligea à continuer.

— J’aime ma vie, je suis heureuse et j’aime mon mari.

Au fond de la cour d’immeuble, les mouvements de rue ne les atteignaient pas. Le temps s’étirait, sans que docteur Marthe  ne commente.

— Je l’aime vraiment énormément mais j’ai peur de refaire les mêmes bêtises.

…

— Non. Pas des bêtises.

…

— Des erreurs.

…

— Des erreurs graves. J’ai vraiment très peur.

Aucun des mots prévus ne sortit en ordre, comme elle les avait préparés. Ils étaient là, éparpillés sur le tapis à grosse maille de cette jeune praticienne. Ils étaient apparus sur ses lèvres sans aucun contrôle, perles de rosée non désirées. Elle avait pourtant anticipé un débit bien régulier, un robinet tiède, un jet tangible et compréhensible, voire acceptable. Au lieu de cela, elle devait faire avec les gouttelettes parsemées par sa bouche.

— De quoi avez-vous peur, Amantine ?

La honte et la culpabilité la submergèrent, comme lorsque ces évènements s’étaient produits, comme en plein cœur de la tempête. Elle ne put retenir un torrent de larmes, alors qu’elle n’avait encore rien expliqué. Elle saisit des mouchoirs disposés à sa gauche, se moucha le plus silencieusement possible, tandis que le Dr Marthe l’observait.

Alors, pour sa sauvegarde émotionnelle, elle lui résuma d’abord l’amour passé. Elle appuyait les mots, exprimait lentement tout ce que cet homme avant Mickaël avait créé en elle : les élans, les compréhensions mutuelles, l’absolu, l’éternel réinventé et leur volonté d’être unis à jamais. Éric fut son premier grand amour. Cette description fut un moment doux et tendre, un apaisement avant la violence. Elle lui expliqua brièvement le choix de la maternité au lieu de l’échange de consentement. Elle lui exposa ensuite la grossesse, la longueur, la solitude. Ses mots se réduisirent à peau de chagrin, elle ne put évoquer les premiers mois de vie de l’enfant, un souffle que Dr Marthe dut deviner, parce qu’impossible à énoncer à ce moment-là.

Et abrupte, bien qu’ayant ralenti le rythme, et par cela le choc, elle cracha son ignominie.

— … et puis j’ai abandonné mon enfant.

— Comment s’appellait-il ?

— Jacob.

Amantine était écrivaine. C’est auprès de sa plume

Tous voulaient enfanter les femmes

Tous voulaient enfanter les femmes, c’est un fait qu’Amantine avait constaté sans lutter d’abord. Parce que la déclaration était magique ; à chaque fois ! L'ultime demande. Rien de plus grand après cela, ou l’amour de dieu seulement. Le “je t’aime” ressemblait alors à un amuse-bouche pour le cœur. “J’adorerais avoir un enfant de toi”, finissait-ils tous par dire. Comme une rengaine qu’elle voyait arriver de loin. Elle mentirait si elle disait qu’elle n’attendait pas cette phrase avec impatience.

Parce qu’Amantine avait toujours besoin de plus d’amour, elle se comportait exactement comme l’homme le souhaitait, devenant la petite femme cheri et indipensable, la perle rare. Elle s’oubliait auprès d’eux, ne critiquait jamais. Ménagère docile, l’amante exquise, la belle-mère éventuellement, admirable. Rien ne venait trahir la perfection. Parce qu’au risque de décevoir elle devrait subir le manque.

Il lui arriva une fois de récurer la cuisine d’un amant tout juste rencontré. Parti travaillé, elle resta chez lui et ne pu s’empêcher de briquer les recoins crasseux de la cuisinière mais aussi de sortir son chien et de remplir le frigo. En retour, elle attendit un peu de reconnaissance et beaucoup d'affection. Malheureusement ce ne fut pas compris ainsi. Amantine ajouta à son palmarès de soumission le don de son corps pour requérir les dernières miettes d’une quelconque chaleur humaine. Après une pipe, il lui fera sûrement quelques câlins, s’imaginait-elle. Bien sûr à force de manigance tous finissaient par proclamer le vœux qu’elle ne leur offrirait  jamais : un enfant. Elle se donnait chaque jour au-delà de sa volonté pour pouvoir asséner le coup final et dire : “mais je ne veux pas d’enfants moi !”, avec le ton de l’évidence d’une question qui n’avait jamais été posée. Avec la satisfaction de la victoire finale, du contrôle sur l’homme durement acquis. De la conquête renversée. Ils désiraient, elle se refusait. Enfin la juste place des choses, de la vie, la sienne du moins. Mais de tout cela Amantine n’avait pas conscience. Amantine simplement ne voulait pas être mère.

# Chapitre 0 - Cris et Chuchotements

 Il y a longtemps, il y avait un lieu chaud, sombre et duveteux qu’Amantine adorait retrouver. Elle n’y avait jamais été seule et ce qui était un hasard devint un serment. Elle décida de ne plus jamais rejoindre le fameux club bdsm sans David. Le père et l’enfant réunis dans l’antre de la mère. Dans ce cocon isolé du monde sécurisant et étouffé. Rien de la vie dehors ne filtrait de cette cave mythique accueillant  chaque mois les amants dépareillés.

La cloche sonnait et le rouge tapis les avalait. Il ne fallait pas lutter, d’ailleurs Amantine n’avait jamais essayé. Elle s’y engouffrait comme on glisse dans un bain trop chaud, de la pointe des pieds, saisie, le corps crispé une dernière fois avant de s’allanguir dans le noir contrôlé et les fauteuils en simili cuir. Une coupe bas de gamme en main, cela n’avait pas d’importance.

Assise confortablement, Amantine pouvait simplement observer comment le monde était advenu. De douleur et de l’amour mélangés dans le saint des seins. Elle ne se souvenait pas avoir trouvé un lieu où elle se sente aussi bien depuis la dernière grande union filiale. Venir chez Cris c’était pour elle comme un retour intérieur. Rare réussite du désir et de la paix conjoints. Un lieu où elle pouvait purement être elle et qu’elle finissait toujours par arpenter nue. Là bas elle renaissait à l’envers, de la face sociale aux déchaînements primaires.

David savait qu’il devrait attendre. Elle flirtait avec lui, tout en lui faisant comprendre qu’il n’était pas encore temps. “Laisse-moi m'imprégner”, lui disait-elle. Il ne s'enorgueillissait pas de l’avoir à son bras. Leur différence d’âge ne constituait pas un argument de parade. Si seulement il pouvait se la garder au chaud, sur un canapé, une banquette, un sofa privé. Il ne s’y était risqué qu’une seule fois, assez pour ne pas renouveler l’expérience. David ne savait pas ce qu’Amantine attendait de lui. Il ne voulait plus deviner, ça faisait moins souffrir. Il flottait sur le dos se laissant porter par la vague et ses marées.

# Chapitre 0 - Cuisine

Idée : elle se dirige vers le restaurant …

Est-ce qu’elle a rencontré Mickaël au restaurant ?

Qu’est-ce qui se passe dans ce restaurant ? Beaucoup de chose ? Rien ? Ses amis viennent ? Non ! Sa famille ? est-ce un lieu de rencontre pour elle ? De fierté ? un étendard de réussit elà où tout le reste vacille. Un endroit où elle accouche de ce qu’elle veut comme elle veut. Rine de sort sans son accord, tout est soucontrôle toujours. Elle goute et redoute. Que c’est-il passé un jour où elle a pas gouté ? Un chef qu’elle apprécie est venu et elle avait pas goûté ? Non un client normal s’est plaind, elle avait pas goûté et elle a ressenti une honte infini, un désaveu, une culpabilité infini. Tout était sa responsaibiité, comment avait-lle pu sous son nom de chef laissé partir un plat au palai d’un autre. Jamais elle n’aurait pu comme ses grands chefs, qui sa cuisine? Faire confiance et consacrer sa vie au développement. Amantine ne voualit pas se développer mais juste être plus simplet et parfaitement heureuse dans sa cuisine à créer l’amour dans le regard de ses clients satisfaits.

Quel lien ont la cuisine et l’écriture ? Est-ce identique dans le fit de créer ? Arrive t-on à dire les mêmes choses ? à faire passer les mêmes messages ?

Il ne neigeait pas cet hiver là à Paris, pour le plus grand bonheur d’Amantine. Elle aimait le froid sec, facile à prévoir et à organiser. Pas de retard, vestiaires classiques. Oublié le parapluie et les chaussettes mouillées dans les bottines. Elle se dirigeait vers le restaurant, cheminant au rythme de ses idées. Elle choisissait de se rendre à pied au travail pour ce temps fluide au sang revigoré et aux pensées consolidées. Le plus dur étant de les retenir toutes ! Dans l’ordre ! Ses pensées cheminaient mieux en mouvement, elles semblaient se mouvoir dans un circuit interne que le réchauffement du corps faisait remonter à sa conscience. Ses pensées créatives étaient intégrées à son corps. Et alors qu’elle avait passé sa jeunesse à conscientiser ses actes, à penser et s’instruire, Amantine compris que son corps était au centre de sa vie. Innocemment elle se pensait au dessus de cela. Bassesse que de n’être qu’un corps. Et pourtant, recoupant les faits, elle comprit qu’elle n’avait été suspendu qu’aux désirs de ce dernier toute sa vie. Commandée voire harcelée.

Amantine allait au travail comme à la fête sans pour autant mesurer sa chance d’aimer son métier. Mireille avait essayé de la dissuader mais rien n’y avait fait. C’est la cuisine qu’elle choisit comme compagnon de vie. Elle l’aimait soignée, élégante et pointue.. Un art à part entière mais pas aussi noble que l’écriture. Et elle voulait corriger cela. Ecrire pour se sentir complète. Utiliser son esprit aussi.

Et pourtant Amantine n’était pas n’importe qui dans le monde de la gastronomie. Au fil des années elle avait acquit un respect de ses collègues. Arrivées tard dans le métier elle avait redoublé d’audace pour gravir les échelons, changeant de restaurant chaque année jusqu’à son petit étoilé.

La cuisine c’est le geste. Geste d’excellence de créer mais aussi de déguster.

Les jambes écartées à la largeur du bassin, solidement fixées sur ses deux pieds, le périnée serré, le bassin rétroversé, Amantine se tenait le passe comme une danseuse tiendrait la barre. Et de mots fins et concis elle dirigeait son équipe. Des femmes surtout. Pour réparer le monde disait-elle. Elle s’en vantait. Crier ne la dérangeait pas mais cela la fatiguait simplement. L’efficacité, résumait la cuisine d’Amantine dans sa technicité, sa pratique mais aussi son goût. Point de fioriture. La vie c’est bien, c’est simple, n’en faisons pas toute une histoire en cuisine. Une tranche de foie de veau se suffit de peu de chose. Amantine cuisinait surtout les abats parce que reclue d’un monde. Elle soupesait le foie entier et frais chaque matin entre ses paumes. Elle idolatrait sa texture autant en main qu’en bouche. Une perfection à l’état pur qu’elle tentait chaque saison d’agrémenter différemment. Amantine aime le foie. ELle dirait même à qui veut l’entendre que c’est son aliment préféré.

Pour Amantine, la vie ne méritait d’être décrite que dans les livres. Alors là seulement on pouvait, s’épancher et philosopher mais pas dans l’assiette. Amantine avait trouver dans la cuisine ce qu’elle n’avait pas encore compris avec la vie. Une direction.

La gastronomie l’avait amené si simplement à l’absolu perfection d’un art, qu’il en était resque risible de voir , de la voir tourbillonner comme un papillon autour d’une ampoule dans la vie le chao (l’étourderie) sa vie par ailleurs. Qu’avait-elle trouvé aux fourneaux que la vie ne lui avait pas donné ? Elle marchait sur le retour et voilà la question qu’elle voulait retenir ! La réponse elle ne l’oublierait pas car elle ne la connaissait pas.

Le soir elle rentrait et exténuée elle écrivait, par absolu nécessité. POur transmettre la fatigue à l’esprit.  Tristement elle fit le lien. Son corps, ses abandons, sa vie. Un lien invisible, une ficelle d’or. Si fort et puissant qu’il lui était impossible d’écrire à l'ordinateur. Chaque mot de son nouveau texte devait parcourir ses nerfs, infuser sa moelle, se diffuser jusqu’à la pulpe de ses doigts qui détenait une plume, la plus simple du monde. Un bâton de bois rugueux et une pointe d’acier, un contenant d’encre bleu. La simplicité pour que rien ne vienne souiller sa pensée première et véritable. Pour faire semblant que sa conscience traverse la réalité sans être souillée par un corps comme projetée sur le papier.

# Chapitre 0 - Naître c'est déjà être abandonnée.

Lorsqu’elle entama ce projet, elle décida d’en faire l’œuvre de sa vie. D’en faire sa vie. De faire de sa vie une œuvre. Comme si son existence comptait particulièrement, comme si elle pouvait être unique bien qu’ayant la conscience de ressentir tout aussi mal et bien que chacun. Amantine savait son esprit biaisé par l’éducation, les préjugés mais elle tentait de s’analyser envers et contre tout, essayant de garder son esprit ouvert et impartial. Amantine possédait une envie de se comprendre hors norme. Elle désirait devenir un être équilibré, exempt de toutes blessures visibles. Un esprit fluide, et heureux. Une âme en paix.

Elle notait ses maux dans des carnets depuis longtemps. Elle emprisonnait ses troubles entre les pages, les refermait, vite ! Elle condamnait sa souffrance à l’oubli. Elle la calfeutrait sous son lit, une étagère, enfin une boîte finalement une cave. Au fil des années, les pages s’étaient accumulées sans qu’elle n’envisagea de se relire. Ce qu’elle avait commencé ce jour de décembre était différent. C’était la compréhension après des années de constatations : naître est une séparation funeste. L’annonce d’une fin prévue non prévisible. Une désunion certaine et irréversible. Une solitude éternelle de nos consciences. Tous, nous tentons de revenir dans le ventre de nos chères mères. Ce que l’on désigne comme Amour nous fait croire que cela est à portée de cœur. Chimère !

Amantine possédait le temps, celui de sa vie, faisant disparaître toute forme d’anxiété quant à la création de son ouvrage. Les premières réflexions donnèrent de l’importance à sa quotidienneté, alors qu’elle tentait d’oublier qu’à la minute de sa naissance, elle fut (déjà) abandonnée. Nous sommes seuls en nos consciences et personne ne pourra rien y changer. Par l’amour nous nous essayons à une fusion, mais traduire ce que nous ressentons sera toujours nécessaire. L’être aimé ne connaîtra jamais nos pensées sans qu’elles traversent nos lèvres avant d’avoir été mastiquées par un cerveau malade. Cerveau construit et dénaturé par la vie, complètement amorphe et drogué à ses habitudes conceptuelles et préconçues. La pureté de l’intérieur d’Amantine, ce qu’elle possède de plus fragile et précieux ne sera jamais connue véritablement et cela résume la plus grande tristesse de sa vie. Elle rêve d’un amour qui viendrait boire à la source de son esprit, bien avant que l’eau n'ait traversé les nappes phréatiques ou les cours d’eau pollués.

Le temps d’un roman Amantine souhaitait s’insérer dans les pages et faire vivre ses troubles comme un dernier hommage au pied d’une sépulture. Mettre un genoux à terre quelques instants, poser sa main sur la pierre, fermer les yeux et se recueillir. Elle n’avait pas la prétention de vouloir exprimer une vérité, ni de classer, ni de démontrer, simplement se déposer dans un recueil comme une fleur cueillie avant qu’elle ne fane. Comme s’allonger sur le marbre chauffé à midi pour y délasser son corps nu et observer par la simplicité de la posture tous les abandons de sa vie. Elle en avait fait son obsession, ils avaient tant marqué sa chair. “Vous allez voir !” écrivit-elle. “Vous observerez mes cicatrices et replis. Vous dénicherez les marques de sa cruauté, reconnaîtrez le départ, le mini intertice à tête d’épingle, devenu fente, puis gouffre.” Elle n’était pas arrivée seule à ces analyses. Docteur Marthe l’y avait aidé mais là n’était pas le début de l’histoire.

# Chapitre 0 - L’Origine - Mireille

L’histoire d’Amantine commence auprès de Mireille, sa mère. À force de combat, cette dernière s'était construite une armure. Un moral en béton armé et des convictions inébranlables. Dans le chaos de son enfance, elle avait observé son frère aîné grandir puis s’émanciper. Le seul de la fratrie à détenir le droit d’apprendre et de s’élever. Après lui, personne. Alors Mireille ancra au plus profond de sa moelle, comme un nouvel adn, que rien ne pourrait la sauver sauf l’école. L’éducation, la rage d’apprendre, les livres, la lecture et les livres encore. Ceux qu’elle n’avait jamais eu entre les mains alors que sa propre mère en possédait la science et des armoires pleines mais fermées à clés. À l’école, ils en prêtaient des livres. Affublée de sa coupe de garçon, Mireille retrouvait chaque jour son pupitre, comme un refuge où les adultes ne caressent pas le sexe des petites filles. Les week-ends représentait un enfer où elle s’évertuait à couper chaque millimètre de cheveux ayant poussé durant la semaine, raccourcissant toujours plus sa tignasse anarchique mais écartant ainsi la ressemblance avec sa sœur abusée.

En grandissant, les certitudes de Mireille ne se sont pas envolées. Elle a construit son monde autour de la connaissance, a élevé sa fille avec la conviction que l’amour c’est bien, savoir c’est mieux. L'enseignement ça protège, ça élève, c'est solide et stable, ça ne ment pas, c’est publique et pudique, ça fait vivre. Mais quelle utilité représente le savoir dans un berceau ? Comme un sort qu’aurait jeté les anges sur le couffin de sa fille, Mireille avait choisi le prénom d’une autrice qu’elle admirait, une battante, instruite et victorieuse : Georges Sand de son vrai prénom Amantine Aurore Lucile.

Amantine la seconde était donc arrivé au monde sans avoir le droit d’être un nourrisson. Envers et contre son envie, elle dû grandir et grandir encore, jusqu’au jour loué de Mireille. Le jour où Amantine put commencer à apprendre, à compter, à lire puis écrire, ce qu’Amantine fût bien évidemment avant d’avoir mis un pied à l’école. L’échec faisait hurler Mirelle mais le silence régnait autour d’Amantine. Apprendre se révélait d’une facilité extrême pour elle et la seule action qui l’a récompassa d’un amour tant recherché.

Le paradoxe était qu’elle avait été instruite dès son premier mot alors même qu’elle ne pouvait pas marcher. Amantine avait une maladie congénitale, celle qui fit qu’on lui avait demandé toute sa vie si elle était bretonne. Elle répondait “non”, ils pensaient “consanguine de toute façon”. Aucune douleur n’habitait son corps, mais il fallait tout de même prévoir le futur, ce jour où elle n’aurait plus pu marcher. Les médecins soignaient une infirmité aux symptômes inexistants. Les remèdes étaient plus douloureux que le mal et les opérations successives. Amantine ne se plaignait pas ; elle gémissait tout au plus jusqu’à recevoir le médicament supplémentaire que sa mère cachait aux infirmières. Mutique et docile, deux adjectifs qui s’imprégnèrent profondément dans ses os malades et son esprit.

Ainsi le corps d’Amantine refusait de trouver sa voie de guérison, de s’élever, de parcourir le monde comme dans l’attente de recevoir un dû qui ne lui avait pas été fourni : l’amour maternel inconditionnel. Les hanches harnachées d’attelles ou de plâtres, Amantine restait figée dans un corps au cerveau surstimulé. La caresse interdite par les appareils qui la maintiennaient écartelée dans son lit ou diverses poussettes. Sans le comprendre Mireille avait fait du corps d’Amantine un tombeau, nourrit, douché, intelligent mais mort ou du moins à l’abandon.